

Les Nouvelles

de

L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC

(chez les Editions F.-X. de Guibert) 10 rue Mercœur, 75011 Paris
 associationjeancarmignac@hotmail.com
www.abbe-carmignac.org

“Les Evangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main.”

J. Carmignac

n° 46 - juillet 2010

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE : SAMEDI 2 OCTOBRE 2010 (voir page 2)

Editorial

Emanuela Marinelli a déjà écrit pour nous plusieurs articles. Elle vient de publier, en français cette fois, chez Téqui, un petit livre Suaire de Turin Témoignage d'une présence, qui fait le point sur toutes les données essentielles, y compris les dernières avancées scientifiques, relatives au Linceul. De lecture aisée, il permet de constater que la science ne laisse plus d'échappatoire à qui veut nier son authenticité. Elle relate ici pour nous ses sentiments lors de la dernière ostension.

Un printemps de la foi

Plus on approchait du périphérique de Turin, plus se multipliaient les autocars en direction de cette ville, comme de nombreux torrents qui s'unissent pour former un fleuve. Tous les cœurs se remplissaient de joie à avancer avec tous ces pèlerins pour aller vénérer la relique la plus extraordinaire qui soit : le Saint Suaire.

Une ostension d'un mois et demi, du 12 avril au 23 mai, a attiré deux millions de personnes dans le chef-lieu piémontais. Par quoi étaient-ils attirés ? Qu'allaient-ils voir ? Qui étaient-ils ?

Je suis allée six fois à Turin avec des groupes différents. J'ai vu des jeunes et des personnes âgées, des hommes et des femmes en bonne santé et des malades, des dévots et des curieux. J'ai vu des catholiques, des protestants, des orthodoxes. Mais les adeptes d'autres religions ne manquaient pas, ni ceux qui sont encore à la recherche de Dieu.

J'ai partagé avec eux la fatigue et les sandwiches. J'ai entendu leurs épreuves, j'ai vécu leurs vies. Chacun apportait avec lui ses joies et ses souffrances. Ils arrivaient de loin pour s'arrêter et contempler l'Homme des Douleurs qui resplendit d'une gloire sans pareille, pour se désaltérer à cette source d'espérance qui a vaincu la mort, pour se laisser illuminer de la gloire du Christ ressuscité.

Il y a du sang humain sur le Linceul. Benoît XVI, en visite à Turin le 2 mai, a dit que le Linceul est « une Icône écrite avec le sang, c'est une toile funéraire qui a enveloppé la dépouille d'un homme crucifié correspondant en tout point à ce que les Evangiles nous rapportent de Jésus ».

1...Un printemps de la foi, éditorial, par Emanuela Marinelli.

3 Les années perdues du Linceul de Turin, par Alessandro Piana.

5 L'arche de Noé encore retrouvée ? par Marie-Christine Ceruti.

6 Les Apôtres en Inde dans la Patristique et la littérature sanscrite, 1^{ère} partie, par Ilaria Ramelli.

7 Hommage à Monsieur l'Abbé Jean Carmignac, par une Sœur Carmélite.

8 - Avant de démythiser, il faudrait prouver qu'il y a eu mythisation, par Jean Carmignac.
 - La démythologisation *du lapin en gelée*, par Serge Bonnet.

9...Flavius Josèphe : « Mannée, neveu de Lazare que Jésus ressuscita du tombeau, déjà pourri », par J. C. Olivier.

13 et 14 Encart : Trois photos provenant du Chateau de Ray-sur-Saône, dont celle du coffret qui peut avoir abrité le Linceul pendant « les années perdues » (de 1204 à environ 1350).

Et ce sang abondant, ce corps déchiré, émeuvent jusqu'aux larmes.

Cependant il y a aussi une image mystérieuse, solennelle, il y a l'empreinte de ce cadavre qui n'est pas demeuré, qui ne s'est pas putréfié dans ce drap mais qui l'a traversé. Des savants trouvent dans une explosion de lumière la clé d'interprétation de cette trace diaphane mais éloquente. C'est encore le Pape qui nous guide : « Jésus demeura dans le sépulcre jusqu'à l'aube du jour après le sabbat, et le Saint Suaire de Turin nous offre l'image de ce qu'était son corps étendu dans le tombeau au cours de cette période, qui fut chronologiquement brève (environ un jour et demi), mais qui fut immense, infinie dans sa valeur et sa signification. Tel est le mystère du Samedi Saint ! Précisément de là, de l'obscurité de la mort du Fils de Dieu est apparue la lumière d'une espérance nouvelle : la lumière de la Résurrection. Et bien, il me semble qu'en regardant ce saint linceul avec les yeux de la foi, on perçoit quelque chose de cette lumière. En effet, le Saint Suaire a été immergé dans cette obscurité profonde, mais il est dans le même temps lumineux ; et je pense que si des milliers et des milliers de personnes viennent le vénérer, sans compter celles qui le contemplent à travers les images - c'est parce qu'en lui, elles ne voient pas seulement l'obscurité, mais également la lumière ; pas tant l'échec de la vie et de l'amour, mais plutôt la victoire, la victoire de la vie sur la mort, de l'amour sur la haine; elles voient bien la mort de Jésus, mais elles entrevoient sa Résurrection ; au sein de la mort bat à présent la vie, car l'amour y habite. »

Que ce temps illuminé par le Linceul soit pour nous un printemps de la foi, un amour retrouvé pour le Christ Ressuscité

Emanuela Marinelli

Docteur en Sciences Naturelles. Docteur en Géologie

Vous trouverez la méditation de Benoît XVI - lors de sa visite pastorale à Turin le 2 mai 2010 - d'où sont extraits les passages cités dans l'article de Madame Marinelli - sur le site :

http://www.vatican.va/holy_father/benedict_xvi/speeches/2010/may/documents/hf_ben-xvi_spe_20100502_meditazione-torino_fr.html

De très nombreuses publications ont suivi les trois étapes récentes de l'étude scientifique du Linceul de Turin (1978 : les travaux du STURP, décisifs pour la thèse de l'authenticité ; 1988 : la datation au C¹⁴ d'un échantillon (détaillé en sous parties) donnant une origine médiévale ; 2004 : les travaux de Rogers (confortés par ceux de Ch. Fayat en 2007-2008) montrant la non représentativité de cet échantillon).

Parmi elles, citons aussi *Le Linceul de Jésus enfin authentifié ?* qui soupèse pas à pas tous les arguments échangés depuis 30 ans (J-B. RINAUDO et C. GAVACH, éd. F.-X. de Guibert, Paris mars 2010, 570 p.) ; *Le Linceul de Jésus de Nazareth, cinquième Evangile ?* (D. DAGUET, éd. du Jubilé, Paris juin 2009, 460 p.) ; *L'Eglise à l'épreuve du Linceul* (A-A. UPINSKY, 3^e éd., F.-X. de Guibert, Paris mai 2010, 295 p.) ; etc...

Assemblée générale : samedi 2 octobre 2010

Merci de bien vouloir noter cette date. Elle aura lieu à 10h dans la crypte de l'église St Sulpice, chapelle du Rosaire, 4 rue Palatine, Paris 6^e.

L'abbé Molinier étant hospitalisé, ne célébrera pas la messe à 9h30 comme prévu, mais nous Nous pourrons assister à la messe de 9h, célébrée en la Chapelle de la Vierge, au fond de l'église St Sulpice, derrière le chœur.

Nous maintenons la cotisation à la somme modique de 15 euros (7 euros en cas de nécessité) mais **nous vous prions de tout coeur de ne pas oublier votre cotisation** : sans elle, ni le bulletin ni le site ne peuvent exister, ni, bien sûr, aucun développement de la diffusion ou du site. Nous envoyons à tous ceux qui nous en font la demande (jointe au versement) un reçu de votre don pour que vous puissiez bénéficier d'une réduction d'impôts égale à 66% de votre envoi (dans la limite de 20% du revenu imposable). Et nous remercions par avance vivement tous les généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur à 15 euros. Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l'adresse de notre siège social :

Association Jean Carmignac (chez les Editions F.-X. de Guibert), 10 rue Mercœur, 75011 Paris.

(Notez bien notre nouvelle adresse postale qui est aussi la nouvelle adresse de notre siège social.)

Nous vous prions de nous excuser pour les graves perturbations, liées à ce changement d'adresse, qui ont affecté notre courrier et, le cas échéant, avoir la gentillesse de nous renvoyer vos correspondances et cotisations.

Les adhérents italiens peuvent envoyer au siège de l'association un chèque italien en euros au nom de Marie-Christine Cendrier : le transfert sera fait.

associationjeancarmignac@hotmail.com

www.abbe-carmignac.org

Les années perdues du Linceul

Alessandro Piana est biologiste et a fait des recherches sur le Linceul de Turin. Il a bien voulu écrire pour nous un résumé de son article paru sur Internet sur la question essentielle de savoir où se trouvait cette relique avant d'apparaître à Lirey en France. Nous l'en remercions vivement.

L'article dans sa version détaillée peut être trouvé sur Internet en anglais et en italien.*

Selon la tradition, le Linceul aujourd'hui conservé dans la cathédrale de Turin n'est rien d'autre que le drap dans lequel Jésus fut enveloppé après sa mort sur la croix. Pour essayer de reconstituer l'historique des vicissitudes terrestres du Saint Suaire la recherche a toujours dû affronter une question très épineuse, une des plus grandes énigmes qui caractérisent ce mystère inextricable. Il s'agit d'un "trou" de presque cent cinquante ans, compris entre le siège de Constantinople en 1204 et sa réapparition à Lirey autour du milieu du XIV^{ème} siècle, années durant lesquelles on en perd complètement la trace. Où se trouve ce tissu de lin sacré pendant ce temps-là ? Pour essayer de répondre à cette question, et donc expliquer ces "années perdues", il faut partir d'une hypothèse qui trouve actuellement le meilleur accueil parmi les spécialistes du Linceul, parce que c'est la plus riche de témoignages documentés. Suivant cette interprétation, le Linceul qui apparaît en France vers la moitié du XIV^{ème} siècle, dans la petite ville de Lirey, est le même que celui qui était conservé à Constantinople et qui fut volé pendant le sac des croisés en 1204.

Comment le Linceul arrive-t-il à Constantinople? Il y parvient, à la suite de la conquête du sultanat arabe d'Edesse par l'armée byzantine, le 15 août 944¹. Nombreux sont les témoignages de voyageurs ordinaires et de souverains illustres, remontant au XI^{ème} et XII^{ème} siècles², qui signalent la présence du Saint Suaire dans la capitale byzantine où il reste jusqu'aux premières années du XIII^{ème} siècle, quand la violence des croisés s'abat sur la ville. Parmi les chroniqueurs qui rapportent les événements, il y a Robert de Clary dans les mémoires duquel nous trouvons des références intéressantes sur le Linceul³. Après le sac de la ville cependant, on perd toute trace de la précieuse relique. Nous pouvons affirmer que le Linceul disparaît de Constantinople dans la période de temps comprise entre avril 1204 et août 1205. Trois témoignages différents signalent sa présence à Athènes à partir de l'été 1205. Citons d'abord la lettre envoyée au Pape Innocent III par Théodore Ange Comnène, contenue dans le *Chartularium Culisanense*⁴. Dans cette lettre Théodore implore le Saint Père pour que soient retrouvées au plus vite les précieuses reliques dispersées plus d'un an plus tôt, et signale la présence du Saint Suaire à Athènes. Il existe, de plus, le témoignage du légat du Pape Benoît de Sainte Suzanne qui, pendant l'été 1205, se trouve à Athènes pour participer à un entretien interreligieux. Enfin nous pouvons compter sur ce qu'affirme Nicolas d'Otrante qui, dans le courant de l'année 1207, rédige un écrit sur les reliques pillées en 1204 et cite les tissus utilisés pour la sépulture qu'il affirme avoir vus de ses propres yeux⁵.

Afin d'approfondir le parcours du Linceul d'Athènes à Lirey il faut chercher à connaître un important dignitaire ayant participé au pillage de Constantinople : Othon de La Roche. Après le démantèlement de l'état byzantin, Othon, ex baron de Ray-sur-Saône, devient Seigneur d'Athènes. L'arrivée à Athènes doit être placée entre la fin de 1204 et le début de 1205⁶. Ce qui correspond à la période où le Linceul commence à être signalé en Attique.

La possibilité d'approfondir la vie et les vicissitudes d'Othon de La Roche, a permis d'éclaircir davantage cette époque obscure. Lorsqu'on visite les lieux qui appartinrent à la famille de La Roche il est possible de rencontrer une série d'éléments utiles à notre enquête. Dans la tour du château de Ray-sur-Saône de nombreux trésors de famille sont conservés, parmi lesquels des reliques rapportées de croisade par Othon⁷. Au milieu de celles-ci, il y a un simple coffret de bois, finement décoré, de modestes dimensions (45cmx25cmx30cm) qui, selon ce qui est rapporté dans les mémoires de famille, aurait conservé le précieux Drap au moment de son retour en France (Photo 1). La recherche, à ce point, pose trois questions. Tout d'abord il faut comprendre comment le Linceul est arrivé dans les mains d'Othon, pour être ensuite transféré en France ; ensuite savoir quand le Saint Suaire est arrivé en France ; et, enfin, si, convenablement plié, il pouvait être conservé dans le coffret que nous venons de

décrire. En ce qui concerne la première question, on peut supposer qu'au moment de la répartition du butin, on décida de récompenser Othon de La Roche, étant donné le rôle important qu'il avait joué au cours de l'expédition, avec une des plus précieuses reliques qu'il y eût à Constantinople, le Saint Suaire, justement⁸.

Passons maintenant à la deuxième question. Plusieurs savants estiment qu'Othon, après avoir reçu la Seigneurie d'Athènes, n'est jamais revenu en France⁹. Ceci bien que sa tombe n'existe pas dans le Monastère de Daphni, en Grèce, où sont enterrés ses successeurs. Le dernier document qui signale la présence d'Othon à Athènes est une Bulle papale d'Honorius III datée du 12 février 1225¹⁰. A partir de la même année la Seigneurie passe dans les mains de son fils Guy. Othon, en compagnie de sa deuxième femme, retourne en France où il contribuera à enrichir l'abbaye de Bellevaux¹¹. La présence en Europe du Saint Suaire après 1208 est aussi confirmée par une autre preuve importante. Un document retrouvé dans les archives du diocèse de Langres affirme que Othon meurt en 1234, tandis que sa femme Elisabeth abandonne la vie terrestre deux années plus tard². Ceci prouve que l'un et l'autre ont fini leurs jours en France. Langres à l'époque faisait partie de cette portion du comté de Bourgogne, dans la région de Fouvent-Dampierre-Baujeu, à l'ouest de la Saône, dépendant de cette circonscription ecclésiastique, où la famille de Ray avait des propriétés. Une confirmation analogue est présente dans un document attestant une donation du beau-frère d'Othon¹³.

Othon n'a pas été enterré dans sa petite ville mais dans l'église de Saint Laurent à Seveux, un petit village situé dans le voisinage de Ray-sur-Saône, où est sa pierre tombale¹⁴. Cette localité se trouve justement dans la région où, nous venons de le voir, Othon et son épouse passent leurs dernières années de vie. L'existence de la tombe démontre sans équivoque le retour en France du noble croisé (Photo 2).

Concentrons-nous maintenant sur la dernière question : le Linceul a-t-il pu être gardé dans le coffret conservé au château de Ray-sur-Saône ? Les dimensions internes en sont de 37,5 cm de long sur 16,5 de large et environ 25 de haut. Le pliage en 96 parties se révèle être celui qui s'adapte le mieux aux dimensions internes du coffret. On l'obtient en pliant le drap douze fois en longueur, et huit en largeur¹⁵.

Il faut donc considérer comme très probable que, sur la base d'une série de considérations exclusivement dimensionnelles, le coffret puisse avoir renfermé le Linceul.

Un lien ultérieur entre les Seigneurs de Ray-sur-Saône et le Linceul est représenté par une autre pièce conservée dans le château. Il s'agit d'un drap d'environ 50 cm de long sur 30 de large, avec une décoration florale, fixé sur une planche. Sur le tissu est peinte la partie frontale du corps d'un être humain de sexe masculin, extraordinairement semblable à l'homme du Linceul (Photo 3).

Après avoir démontré le lien entre les La Roche et le Linceul, voyons comment celui-ci réapparaît à Lirey au XIV^{ème} siècle, pas très loin de Ray-sur-Saône. Différents auteurs considèrent Geoffroy I^{er} de Charny comme le premier propriétaire du Linceul à Lirey. Divers éléments font supposer que ceci n'est pas vrai, ou, du moins, ne l'est qu'en partie¹⁶. Les généalogies familiales démontrent que Jeanne de Vergy, deuxième femme de Geoffroy I^{er}, est la descendante directe, à la cinquième génération, d'Othon de La Roche. Il est probable que Jeanne ait apporté en dot le Linceul au moment de son mariage avec Geoffroy I^{er} qui, seulement après cette union, devint Seigneur de Lirey. De plus, pendant la période de temps comprise entre 1360 et 1389 le Linceul est conservé au château de Montfort-en-Auxois, une propriété des Vergy¹⁷. Par cette union, donc, Geoffroy I^{er} reçoit le Linceul qui, au cours des générations, est passé aux Vergy par l'intermédiaire de la famille de La Roche.

En nous appuyant sur les éléments recueillis jusqu'à présent nous pouvons affirmer que le Linceul se trouve en France à partir de 1225-1226, quand Othon de La Roche l'apporte dans son fief, après l'avoir acquis au cours de la quatrième croisade. Après sa mort, qui eut lieu en 1234, le Linceul reste dans les mains de la famille de Ray-sur-Saône jusqu'à ce que les jeux politiques et les unions familiales le portent dans celles des Vergy.

Cette recherche nous permet de supposer, avec une grande probabilité, que le Linceul de Turin a une origine plus ancienne que celle qu'a donné la datation au radiocarbone, considérée de différents côtés comme rien moins que fiable.

-
1. Giovanni Skylitzés, *Cronaca* (XIII^{ème} siècle). Madrid, Biblioteca Nazionale, cod. gr. Vitr. 26-2, f. 205 r., f. 131 r. *De imagine edessena Costantini Porfirogeniti traslata* (Codex Ambrosianus D. 52s, 69).
 2. Piana A., *Sindone : gli anni perduti*, Sugarco, Milan 2007, pp. 39-41.
 3. Roberto di Clari, *La conquista di Costantinopoli*, présenté par Nada Patrone A. M., Gênes 1972, pp. 227 e segg.
 4. *Chartularium Culisanense* f. CXXVI. Voir : Rinaldi P., *Un documento probante sulla localizzazione in Atene della Santa Sindone dopo il saccheggio di Costantinopoli*, in *La Sindone. Scienza e fede, Atti del convegno di Bologna 1981*, Bologne 1983, pp. 109-113.
 5. Scavone D.C., *The Shroud in Constantinople: The documentary evidence*, pp. 35-38, in Robert F. Sutton Jr., *Daidalikon*, Bolchazy-Carducci, Wauconda (IL) 1989.
 6. Selon Scavone (Scavone D. C., *La Sindone di Torino, Othon de La Roche, Besançon, e il Memorandum d'Arcis : Un'elaborazione e una sintesi*, in *Collegamento Pro Sindone*, janvier-février 1993, p. 37) l'arrivée à Athènes remonterait à la fin d'octobre ou au début de novembre.
 7. Chamard F., *Le Linceul du Christ, étude critique et historique*, Oudin, Paris 1902.
 8. Dunod F. I., *Histoire de l'Eglise, ville et diocèse de Besançon*, tome I, pag. 408.
 9. Scavone D.C., *op. cit.*, p. 40. Raffard de Brienne D., *Les ducs d'Athènes et le Linceul*, in *Actes du III^{ème} Symposium Scientifique International du CIELT*, Nice, 12-13 mai 1997, p. 171.
 10. *Regesta honorii papae III*, 332-986, 1819, 3924-4503-4514.
 11. Hopf K., *Chronique gréco-romaine*, Weidman, Berlin 1873.
 12. Jacques Vignier : *Décade historique du diocèse de Langres – Tome III –f. 6.*
 13. Girard J., *La Roche et l'épopée comtoise de Grèce*, L'Atelier du Grand Tétrás, Mont-de-Laval 1998, note 30 p. 102.
 14. L'építaphe gravée est la suivante : MOLA SUB ISTA CI PREMITUR OM(ni)S RAIANI OTHO ROGATE DEUM NE PREMAT HOSTIS EUM. « Sous cette pierre est enseveli Othon de Ray, priez Dieu pour que l'ennemi ne le surprenne plus. »
 15. Bergeret M., *Linceul de Turin - le trou historique : 1204-1357*, in *L'identification scientifique de l'homme du Linceul, Actes du Symposium Scientifique International du CIELT*, Rome 10-12 giugno 1993, p. 347.
 16. Piana A., *The missing years of the Shroud*, in "Shroud Newsletter", British Society for the Turin Shroud, n. 66 (décembre 2007), pp. 9-31, notes 46-50.
 17. *Pays de Bourgogne*, n.199, mars 2003.

(*) Pour approfondir :

- Piana A., *Sindone : gli anni perduti*, Sugarco, Milan 2007.
- Piana A., *The missing years of the Shroud*, in "Shroud Newsletter" British Society for the Turin Shroud, n.66 (December 2007), pp. 9-31. (<http://www.shroud.com/bstsmain.htm>).
- Piana A., *Gli anni perduti della Sindone*, in "Collegamento Pro Sindone Internet", Aprile 2008. (<http://www.shroud.it/CPSWEB.HTM>).

En encart, les images qui illustrent cet article nous ont été aimablement procurées par l'auteur, Alessandro Piana.

L'arche de Noé encore retrouvée ?

Dans notre numéro 19 (août 2003) Maître Moscatelli nous faisait part des raisons pour lesquelles l'histoire de l'arche de Noé relatée par la Bible n'est sans doute pas une pure légende puisque plusieurs explorateurs, le Français Fernand Navarra et l'Italien Antonio Palego affirment avoir trouvé, vu, touché et même exploré une structure en bois placée à 4800 mètres d'altitude sur le Mont Ararat. Une nouvelle expédition chinoise et turque, celle-ci, vient de faire les mêmes affirmations par la bouche de Yeung Wing-Cheung, membre de l'équipe exploratrice. Sera-t-elle davantage prise en considération ? Le fait est que, selon plusieurs sites Internet, des fonctionnaires turcs locaux ont déclaré vouloir demander au gouvernement central d'Ankara de solliciter de l'Unesco le statut de patrimoine mondial pour ce site afin qu'il soit protégé et qu'une recherche archéologique plus approfondie puisse être menée.

M.-C. Ceruti

Les Apôtres en Inde (1^{ère} partie) :

La mission de Pantène et le “Matthieu araméen” selon la tradition de Barthélemy

Nous commençons avec ce numéro la publication de la traduction d'un texte de Madame Ilaria Ramelli paru sous le titre Gli Apostoli in India nella Patristica e nella letteratura sanscrita. Ce livre contient également, à parts égales, un texte de Cristiano Dognini. Nous remercions les Editions Medusa de nous autoriser à reproduire ces pages. La partie initiale consiste à démontrer la valeur des auteurs sur lesquels elle s'appuie. La suite nous démontrera la valeur de leurs écrits et les raisons pour lesquelles la présence chrétienne en Inde remonte aux temps les plus anciens.

Le savant Pantène fait partie des sources historiques les plus anciennes relatives à la présence du Christianisme en Inde, lui qui était le maître à penser de Clément d'Alexandrie et dont le témoignage nous est parvenu indirectement par des sources comme les écrits de ce même Clément, ainsi que ceux d'Origène, d'Eusèbe et de Jérôme¹⁷¹. Ceux-ci attestent aussi de ses qualités de savant, de professeur et de missionnaire. Ce témoignage est particulièrement précieux car il nous ramène très loin dans le temps, précisément au II^{ème} siècle après J.-C..

Le Chrétien Pantène, qui vivait en effet dans la deuxième moitié du II^{ème} siècle ap. J.-C. « appartenait à l'école philosophique de ceux qu'on appelait les Stoïciens » et il était extrêmement célèbre pour sa culture » (ἀπὸ παιδείας ἀνὴρ ἐπιδοξώτατος Eusèbe *Histoire Ecclésiastique*, V, 10) ; il donna de plus une impulsion fondamentale aux études, en fondant avant 180, puis en dirigeant la célèbre école catéchétique d'Alexandrie, qu'on appelait Διδασκαλεῖον (Didascalée) ; ce qui a dû arriver quand Pantène était déjà en âge plus que mûr, puisque pour Eusèbe le Διδασκαλεῖον fut fondé par lui « à la fin », « après beaucoup d'actions bien dirigées » (Eusèbe, *Histoire Ecclésiastique*, V, 10, 4). Ensuite ce centre d'études théologiques fut dirigé par Clément lui-même¹⁷². De plus ce passage d'Eusèbe témoigne pour nous de l'existence d'une production littéraire de Pantène (les συγγράμματα), qui soutenait ses leçons, tenues « de vive voix » (ἐξώσιη φωνῆ) et de laquelle malheureusement il ne nous est rien resté. Il est important de prendre en considération que Pantène est évoqué aussi par des auteurs comme Clément d'Alexandrie (*Stromates* I, 1, 1-2 ; 14, 1) et Origène (d'après Eusèbe *Histoire Ecclésiastique*, VI, 19, 13), qui se révèlent très proches de lui, et pas seulement au point de vue chronologique : tous deux en effet furent, comme il est bien connu, ses disciples, en relation étroite, directe ou indirecte, avec lui. Origène, en particulier, rappelle la vaste culture et la formation sûre de Pantène, qui s'étendait entre autres aux sujets doctrinaux dans la réfutation des hérésies ainsi qu'aux questions plus strictement philosophiques. Et spécialement celle de la présence de vérités partielles dans la pensée philosophique classique païenne – question fondamentale dans la pensée chrétienne et affrontée alors depuis peu par le philosophe et martyr Justin (100-165 ap. J.-C.), qui, vers le milieu du II^{ème} siècle, avait ouvert une école à Rome¹⁷³ Origène en effet dit avoir réfuté lui-même des hérésies et exposé ce qui chez les philosophes préparait à la vérité, « imitant Pantène, qui, avant nous, a servi à beaucoup, doué comme il était d'une formation considérable dans ce domaine » (d'après Eusèbe *Hist. Eccl.*, VI, 19, 13). Mais déjà Clément lui aussi, auteur des *Hypotyposes*, s'inspirait amplement de son maître Pantène et l'évoquait expressément par son nom (ὄνομαστί), en rapportant ses interprétations et argumentations (ἐκδοχαί) et les enseignements transmis à ses disciples (παραδόσεις : Eusèbe *Hist. Eccl.*, VI, 13,2). Et, selon Eusèbe, non seulement dans les *Hypotyposes*, ouvertement, mais aussi dans le livre I des *Stromates*, allusivement, Clément se référait à Pantène comme à celui qui lui avait transmis la doctrine apostolique (ibid. V, 11, 2-5)¹⁷⁴. C'est précisément dans le premier livre des *Stromates* que nous trouvons une information controversée sur l'origine de Pantène, qui semble avoir été sicilienne : après avoir en effet rappelé tous ses autres maîtres, en énumérant leurs pays respectifs, Clément parle pour finir - bien que sans le nommer explicitement - aussi de Pantène, qu'il rencontra en Egypte, en utilisant une métaphore issue du vocabulaire des abeilles et des fleurs : Pantène comme abeille (« abeille sicilienne ») aurait été en état de puiser aux fleurs du champ des prophètes et des Apôtres, en transmettant la sagesse à ses disciples, parmi lesquels, on le comprend, se trouvait Clément lui-même¹⁷⁵.

A propos, donc, de cette importante personnalité d'intellectuel et de religieux, Eusèbe (*Hist. Eccl.*, V, 10) nous fournit une attestation qui se rattache directement à notre sujet : Pantène devint « messager de l'Évangile du Christ aux peuples orientaux [...] envoyé jusqu'à la terre des Indiens ».

C'est la première nouvelle importante, concernant la prédication du Christianisme en Inde dans un deuxième siècle avancé, de la part du directeur même de l'école catéchétique d'Alexandrie ¹⁷⁶.

Ilaria Ramelli
Université Catholique de Milan
Copyright : © 2001 by Edizioni Medusa

Nous n'avons pas reproduit les notes et références qui figurent dans le livre : *“Gli apostoli in India”*, Cristiano Dognini – Ilaria Ramelli, Edizioni Medusa, 2001, que les lecteurs intéressés pourront se procurer auprès des Edizioni Medusa, viale Abruzzi, 82 – 20131 Milano (Italie).
Tél. (++) 39 0229515001 ; e-mail : info@edizionimedusa.it

Hommage à Monsieur l'Abbé Jean Carmignac

Comme dans chacun de nos bulletins, vous trouverez ci-après quelques réflexions de l'abbé Carmignac, suivies d'ailleurs d'une petite fable. Mais, auparavant, voici un bel hommage rendu à notre cher abbé : nous avons souhaité partager avec nos lecteurs la joie que nous avons éprouvée en lisant cette lettre, et nous remercions notre Sœur Carmélite et sa Prieure, qui ont eu la bonté de nous y autoriser. Nous les remercions particulièrement de leurs précieuses prières pour que l'Association reste fidèle et porte du fruit.

Samedi de Pâques 10 avril 2010

Depuis quelques années, nous recevons certains numéros des « *Nouvelles* de l'Association Jean Carmignac ». Nous ne savons pas qui* a la délicatesse de nous les adresser, mais nous les apprécions très particulièrement et nous tenons à assurer votre Association de notre profonde gratitude et de notre prière.

Oui, la datation des Évangiles n'a rien d'accessoire, et nous vous remercions de publier dans les « *Nouvelles* » des études si fouillées, claires et probantes. Les encarts sont bien émouvants et de grande qualité. C'est très précieux, vraiment.

Ayant eu l'Abbé Carmignac pour Père Spirituel, jusqu'à mon entrée au Carmel en 1980, vous devinez l'intérêt tout spécial que je porte à ses études et à sa personne. C'était vraiment un saint prêtre ! Si zélé pour « le règne de Dieu » ! Et toujours abordable, serein, rayonnant de paix. Et cela me fait « rêver » de lire les numéros des « *Nouvelles* » non reçus** ! Peut-être vous en resterait-il ? Mais si ma demande est indiscrete, je vous prie de l'oublier. Nous n'avons pas Internet.

En vous souhaitant d'abondantes joies, dans la lumière de Pâques, je vous assure de ma prière de petite sœur.

* C'est l'occasion pour l'Association de remercier publiquement les discrets et généreux donateurs qui nous demandent de bien vouloir envoyer notre bulletin à telle ou telle Personne ou Communauté, assurant eux-mêmes les frais nécessaires à ces envois.

** Après réception des numéros manquants, notre Sœur nous écrit :

« Leur lecture et celle d'ouvrages de Monsieur l'Abbé Carmignac, me donnent beaucoup de joie, que je partage volontiers avec mes Sœurs. En effet, l'historicité des Évangiles est une question d'une très grande importance. Sa démonstration si argumentée, avec une méthode limpide et très rigoureuse, rend les Évangiles proches, la Personne de Jésus plus concrète ce qui permet de mieux L'aimer, L'adorer, L'imiter ! Notre Mère Sainte Thérèse de Jésus insiste si fortement sur la constance du regard que nous devons porter sur Jésus, les liens concrets à raviver sans cesse avec Lui, qu'elle doit bénir le patient et laborieux travail de votre chère Association. Il me semble que la diffusion des preuves de l'historicité des Évangiles est un moyen privilégié pour renouveler la ferveur des consacrés, redresser très objectivement bien des erreurs « en vogue », affermir la foi et passionner les âmes pour Jésus-Christ. On me demande parfois quelle Bible est à conseiller – et je ne sais pas ! J'aimerais que l'on édite un jour les Évangiles dans une traduction bien fidèle, et annotée, enrichie de documents prouvant à chaque occasion l'historicité des Évangiles !

Les CONTRE-VÉRITÉS d'une « HEURE DE VÉRITÉ » :

Avant de « démythiser », il faudrait prouver qu'il y a eu « mythisation...

Voici une des réponses de l'abbé Carmignac, balayant en quelques mots une des contre vérités de « L'HEURE de VERITE », diffusée le 19 déc. 72 sur la chaîne de télévision Antenne 2, réponses dont nous poursuivons la publication depuis le bulletin n°41 de mars 2009. Elles ont été publiées le 7 janv. 73 par le journal L'HOMME NOUVEAU que nous remercions vivement de nous autoriser à vous les offrir.

6^e affirmation : L'ange Gabriel doit être démythisé : quand l'Écriture parle d'un ange, nous savons que cela veut dire : « Dieu a transmis tel ou tel message ».

Réponse : 1) L'Écriture ne confond nullement « message » et « messenger ». Quand elle veut parler d'un message, elle dit, par exemple : « La parole de Dieu a été adressée à Jean, fils de Zacharie, dans le désert », comme nous lisons en Luc 3, 2. Mais quand le même Luc parle d'un ange, en spécifiant son nom, en précisant qu'il « a été envoyé d'auprès de Dieu » (Luc 1, 26), qu'il « est entré près de Marie » (Luc 1, 28), qu'il a dialogué avec elle (Luc 1, 38), le lecteur impartial est bien obligé de conclure que Luc a bel et bien voulu parler d'un messenger céleste, donc d'un ange.

2) Si, à cause de préjugés philosophiques, on récuse ce témoignage de l'évangéliste, on ne fait plus œuvre d'historien.

3) Avant de « démythiser », il faudrait prouver qu'il y a eu « mythisation ».

Jean Carmignac

LA DÉMYTHOLOGISATION du Lapin en gelée...

Pour discréditer plaisamment les divagations exégétiques du Pasteur Rudolf Bultmann, dont les thèses surnageaient encore à l'époque, le père Serge Bonnet a publié en 1978 une fable à sa façon (1), où il expose la manière utilisée par cet auteur pour « démythologiser » allègrement les Écritures. Nous prions nos lecteurs de ne pas nous en vouloir de quitter très momentanément notre sérieux habituel pour leur proposer en matière de distraction, un extrait de cette fable amusante mais si grave sur le fond.

Il faut avouer que la manière d'entendre nos Évangiles a été fort battue en brèche, jusque dans les rangs catholiques, sous l'influence d'un professeur et pasteur luthérien, Rudolf Bultmann. Ce prince de la pensée protestante allemande, décédé en 1976, s'était mis en tête de retrouver, non seulement le noyau initial des Évangiles, en le débarrassant des adjonctions postérieures, mais encore de *démythologiser* le noyau initial. *Démythologiser ?* Cela veut dire évacuer les *mythes*.

Les mythes ? Ce sont les récits fabuleux, les situations plus ou moins imaginaires, les manières archaïques et païennes de rapporter les faits historiques. C'est seulement en écartant le fictif et le merveilleux que surgit le vrai noyau historique. Prenons, par exemple, la naissance et la résurrection de Jésus. Pour faire comprendre que Jésus était fils de Dieu, les premiers apôtres [auraient] créé le mythe de la conception virginale. Pour faire comprendre que Jésus, après la mort, était le salut du monde, les premiers apôtres [auraient] créé le mythe des apparitions. Est-ce clair ?

Vous comprendrez encore mieux en lisant attentivement la recette de la terrine de lapin en gelée. Je transcris scrupuleusement ce texte à partir d'une version manuscrite.

TERRINE DE LAPIN EN GELÉE (Recette de la grand-mère Goyeux-Gillet)

Pour la terrine, je prends du lapin : les épaules, le rable et les cuisses ; je laisse pour un ragoût toutes les côtes, la tête, le cou et le bout des pattes. Il vaut mieux prendre un beau lapin ayant un peu de graisse. Y ajouter environ cinq à six cents grammes de porc dans le collet (pas trop gras) et de veau, même poids, dans l'épaule ou autre morceau gélatineux – n'y ajouter le veau que si l'on veut un gros pâté. Couper toutes ces viandes en morceaux pas trop petits ; pour le lapin, bien faire attention de ne pas laisser d'esquilles d'os. Mettre toutes ces viandes en morceaux dans un grand récipient avec couvercle, les saler, poivrer, y ajouter 2 à 3 gousses d'ail coupées en 4. Une feuille de laurier partagée (du thym, du romarin, de la sauge de Provence), deux bonnes cuillerées d'huile et un demi-litre environ de bon vin rouge – que le liquide couvre un peu la viande – et, j'oublie, du persil en branche froissé dans les mains. Bien remuer l'ensemble. Laisser mariner toute une nuit. Dans la matinée du lendemain, remuer plusieurs fois l'ensemble. Prendre une terrine en terre vernissée avec couvercle, prendre les morceaux un par un en ôtant les épices et les ranger dans la terrine en alternant lapin et autres viandes, ne pas emplir jusqu'au bord ou prendre alors deux terrines en remplissant avec la marinade. Faire cuire à feu pas trop vif dans le four environ deux heures ou plus, suivant la tendresse des viandes. Souvent j'y ajoute à la fin un quart de paquet de gelée en sachet suivant le mode d'emploi, et je fais bouillir le tout sur le feu cinq minutes dans les terrines. Puis faire refroidir et mettre au frigo. Ne consommer que le lendemain, quand le pâté est bien pris en gelée. Passer un couteau tout autour et renverser sur le plat garni de verdure (persil en branche), et bon appétit. Comme vin : un blanc sec, Muscadet ou Alsace Sylvaner. (Ne pas saler trop juste, car la marinade délave les viandes et ajouter, si l'on veut, sur le dessus de la terrine, des tranches de lard gras avant cuisson).

Tante Geneviève, L'Isle-sur-Sorgue, 6 mars 1972.

Le professeur Bultmann et ses disciples (souvent plus catégoriques que leur maître), mis en présence d'un tel texte, vont procéder tout d'abord à la toilette du manuscrit. Les bultmanniens pourchassent les interpolations, c'est-à-dire les fragments de textes rajoutés après coup. La notation sur le sel et les tranches de lard qui figure à la fin de la recette est suspecte ; les parenthèses qui encadrent le passage douteux achèvent de trahir la main coupable qui n'a pas craint de délayer le texte initial. Supprimons donc le sel et le lard. Pourquoi la recette parle-t-elle de réfrigérateur ? N'est-ce pas le reflet d'un besoin caractéristique de notre actuelle société de consommation ? Vous aurez noté que la recette ne dit pas réfrigérateur, mais « frigo », forme populaire usitée dans un milieu prompt – hélas – à s'abandonner à la fabulation dans l'aliénation. De quel manque d'esprit critique font preuve ceux qui croient que le « frigo » a pu être mentionné par la grand-mère Goyeux-Gillet, qui vivait sous Napoléon III ! Le « frigo » est à rayer de la recette, ainsi d'ailleurs que le Muscadet et le Sylvaner, qui correspondent aux goûts petit-bourgeois de la IV^e République. A proscrire également les herbes de Provence, ajoutées sans aucun doute par la tante Geneviève, dont on sait qu'elle a quitté, après une vie de labeur, son Argonne natale pour le Vaucluse.

Ce n'est pas tout. N'y a-t-il pas deux styles, deux couches rédactionnelles comme disent les savants, dans ce qui reste de la recette du lapin en gelée ? A côté de phrases impersonnelles, on peut lire des phrases où figurent le pronom « je ». Le genre littéraire de la recette culinaire exige l'emploi exclusif de l'infinitif. Là où l'on s'attendrait à lire « Prendre un lapin », on trouve : « Pour la terrine, je prends du lapin... » ou encore : « J'y ajoute un quart de paquet de gelée... ». Ces phrases de style personnel sont apocryphes. Il convient de supprimer les « je » et, du même coup, le lapin et la gelée. Alors que reste-t-il de la recette de la terrine de lapin en gelée ?

Certains disciples du grand Bultmann répondent : cette recette est peut-être révélatrice d'une civilisation (*Kultur*) où le culte du lapin (*Kaninchen*) était relativement répandu depuis un temps originel (*Urzeit*) difficile à préciser et dans une aire géographique que, en l'état actuel de nos connaissances, il est impossible (*ganz unmöglich*) de délimiter. Lorsque les Allemands se réfugient dans le scrupule scientifique, ils y sont aussi imbattables que dans l'exportation ou dans l'organisation.

A noter que certains bultmanniens préfèrent dire que la recette peut avoir été inventée par le milieu entourant les fourneaux de tante Geneviève, milieu qui a voulu donner du lustre à cette recette un peu rustique en l'attribuant à une grand-mère Goyeux-Gillet qui n'a jamais existé.

Un troisième cercle bultmannien, le plus remuant et le plus radical, va plus loin. Les hommes d'autrefois étaient de gros mangeurs et le lapin était rare ; les mirages engendrés par les famines endémiques ont abouti à la création d'un lapin en gelée mythique. Vous comprenez l'élégance de cette interprétation. On ne met pas en doute l'existence de l'homme, du lapin, ni même de la grand-mère Goyeux-Gillet, on se borne à supprimer la recette. Le problème des problèmes, dans cette troisième voie à coloration économique, étant de savoir dans quelle mesure l'analyse marxiste vulgaire a influencé ce cercle bultmannien radical et l'a éloigné du Bultmann primitif.

Ce Bultmann éclipsé, déformé, risque, à son tour, de n'être plus qu'un mythe pour nos petits-neveux. Parvenu à ces sommets de la pensée, il me vient l'envie de crier, la broche pointée vers le ventre des bultmanniens : « Oui ou non, aimez-vous la terrine de lapin en gelée ? »

(1) Extrait du livre du **Père Serge Bonnet, *La cuisine d'Emmaüs***, éd. du Cerf, 1979, publié avec l'aimable autorisation de l'auteur et de l'éditeur, que nous remercions vivement.

Pour obtenir et/ou acquérir le droit de reproduction intégrale ou partielle de ce texte, par quelque procédé que ce soit, merci de vous adresser au service des droits de reproduction des Editions du Cerf.

Flavius Josèphe : **Mannée, neveu de Lazare que Jésus ressuscita du tombeau, déjà pourri**

Depuis les *Nouvelles* de mars 2009 (n°41) nous continuons à vous présenter ce que des travaux érudits récents disent des « contacts », que l'on trouve dans l'œuvre de Flavius Josèphe, avec des faits évoqués dans les Evangiles. Contacts principalement extraits de la fameuse « version slavone », *La Prise de Jérusalem*, qui a de grandes chances de provenir du premier récit que cet auteur juif fit « dans la langue de ses pères » de la guerre qui opposa Juifs et Romains, et Juifs entre eux, dans les années 66 à 70.

Avant de voir, dans le slavon (à gauche), le « contact » possible qui se trouve à la fin du passage, comparons les deux versions. Pour cela nous avons choisi de commencer le passage bien en amont, quand Flavius Josèphe raconte qu'il a failli être tué par les assiégés. Notons en passant que pour critiquer ceux-ci, Josèphe dit sans cesse « les Juifs », alors qu'il est juif lui-même : même façon de dire que dans l'Evangile de St Jean pour désigner les responsables politico-religieux. Or que n'a-t-on tiré comme conclusions hasardeuses de cet usage : l'Evangéliste, juif lui-même, ne pouvait pas critiquer l'establishment en disant « les Juifs », a-t-on dit, donc c'est un Evangile écrit tardivement, à la fin du 1^{er} siècle, après que les Juifs chrétiens ont été chassés des synagogues...

(1) La Prise de Jérusalem : livre V, chapitre XIII,

§ 3 : Cependant Josèphe faisait le tour en suppliant les Juifs de se rendre ; mais eux lui lancèrent une pierre et le frappèrent à la tête, et aussitôt il s'écroula évanoui. Et ce fut une course allègre chez les Juifs, pour s'emparer de son cadavre. Et, s'en étant saisi, ils le traînaient vers la ville. Et ils l'auraient entraîné, et ils lui auraient infligé des tourments inouïs, si César [Titus] n'était arrivé en hâte avec ses défenseurs. Et, le combat engagé, ils arrachèrent avec peine Josèphe et l'emportèrent vers le camp, conscient comme dans un rêve. Les factieux criaient joyeusement, croyant avoir tué celui dont ils désiraient la mort depuis longtemps. Et la nouvelle en parvint partout, et le peuple en l'apprenant fut abattu, pleurant sur celui par lequel ils espéraient se libérer et passer sans danger aux Romains. La mère de Josèphe, emprisonnée, parlait aux géoliers en ces termes : « Cette nouvelle m'était venue, autrefois aussi, de Jotapata*, et je ne me suis pas attendue à accueillir mon fils vivant ». Mais sanglotant en secret, elle disait à ses servantes : « Voilà le fruit que j'ai tiré de ma bénédiction, de ne pas pouvoir enterrer mon fils, quand j'espérais être enterrée par lui ». Mais la joie des brigands ne dura pas longtemps, ni le deuil de la mère : Josèphe, aussitôt relevé du choc, s'avança et se montra à eux en criant : « Le jour de la catastrophe s'est approché de vous, et je tirerai vengeance de ma blessure ». Et l'espoir rentra dans le cœur du peuple et l'effroi chez les factieux, à la vue de son visage.

§ 4 : Dans le peuple, surveillé par Simon [fils de Gioras] et incapable de trouver une occasion de fuite, les uns sautaient des remparts, par nécessité, les autres en armes sortaient comme pour se battre et, après avoir tout jeté, fuyaient chez les Romains. Et là ils mouraient de nourriture – car ils arrivaient gonflés par la faim – jusqu'au moment où des hommes sensés se mirent à leur donner à manger avec retenue, et alors ils s'habituaient peu à peu. Un certain Syrien vit un transfuge recueillir de l'or dans ses déjections, et dénonça à tous les soldats ce qu'il avait vu : les transfuges juifs arrivent le ventre plein d'or ! Et aussitôt, se cachant l'un de l'autre, ils les guettaient sur le chemin, et les éventraient ; en une nuit ils en éventrèrent quatre mille.

§ 5 : Quand Titus eut appris leurs crimes, il ordonna de percer de coups les coupables. Et il s'en trouva beaucoup dans ce cas, et, vu leur grand nombre, il leur pardonna mais en les menaçant et en leur disant : « Comment, vous qui voyagez et guerroyez avec moi, faites-vous pareille chose par amour du lucre, sans rougir ni devant moi, ni devant vos armes, faites d'argent et d'or ? Mais si quelqu'un est repris à agir de la sorte, il sera passible de mort ». Et il envoya à toutes les légions ordre de cesser ces pillages. Mais l'amour de l'or méprisait toute menace ou tourment. Car le goût des rapines est ancré fortement chez les hommes et il n'est pas de passion qui lui soit comparable. Je crois, pour moi, que cet appétit connaît la mesure et la satiété et se soumet à une loi. Mais Dieu avait alors condamné tout le peuple, c'est pourquoi il leur a imposé des morts diverses, et leur enleva toutes voies de salut, pour qu'ils périssent tout à fait. Cela même que César avait défendu avec menace, on le faisait secrètement sur les fugitifs. On allait loin à leur rencontre, on les égorgeait en regardant tout autour si personne ne voyait, on leur ouvrait le ventre et on en retirait d'ignobles richesses. On n'en trouvait pas chez tous, mais cet espoir en faisait tuer beaucoup. Et cette calamité empêcha l'arrivée des transfuges.

(1) V. Istrin, Paris 1934-1938, Institut d'Etudes Slaves.

(2) La Guerre des Juifs : livre V, chapitre XIII,

§ 3 : ⁵⁴¹ Sur ces entrefaites, Josèphe, au cours d'une de ses tournées (car il n'arrêtait pas de haranguer les assiégés), fut blessé d'un coup de pierre à la tête et tomba sur-le-champ sans connaissance. Les Juifs firent une sortie pour s'emparer du corps et il aurait été promptement traîné à l'intérieur de la ville si Titus n'avait envoyé à temps une troupe pour le protéger. ⁵⁴² Il y eut un combat, pendant lequel Josèphe fut emmené en se rendant très peu compte de ce qui se passait et les rebelles, convaincus qu'ils avaient tué l'homme dont ils désiraient le plus la mort, se mirent à pousser des cris de joie. ⁵⁴³ La nouvelle se répandit dans la ville et ce qui restait de la population fut pris de découragement, croyant que celui qui leur donnait le courage de désertir était réellement mort. ⁵⁴⁴ La mère de Josèphe, ayant entendu dire dans sa prison que son fils était mort, dit à ses gardiens que depuis Jotapata* elle était convaincue que cela devait arriver et qu'à la vérité, il ne lui avait, de son vivant, donné aucun plaisir. ⁵⁴⁵ Mais, en privé, elle dit en gémissant à ses petites servantes que le fruit qu'elle retirait de sa fécondité, c'était cela : ne pas même pouvoir ensevelir le fils par qui elle avait cru qu'elle serait ensevelie. ⁵⁴⁶ Mais la fausse nouvelle n'eut pas longtemps à l'affliger ni à réjouir les brigands : Josèphe se remit rapidement de ce coup et il s'avança près du rempart, criant aux combattants qu'il se vengerait d'eux avant peu pour la blessure qu'ils lui avaient faite, exhortant de nouveau le peuple à lui faire confiance. ⁵⁴⁷ Sa vue redonna du courage à la population et provoqua l'abattement chez les rebelles.

§ 4 : ⁵⁴⁸ Parmi les déserteurs, les uns, n'ayant pas le choix, sautaient en hâte du rempart ; les autres s'élançant avec des pierres comme à un combat, se réfugiaient ensuite auprès des Romains. Mais là un sort plus cruel que pour ceux de l'intérieur les poursuivait, et la satiété qu'ils trouvaient chez les Romains les conduisait plus rapidement à la mort que la famine qui régnait chez eux. ⁵⁴⁹ En effet, ils arrivaient avec une enflure due à la privation de nourriture, comme des hydropiques ; ensuite surchargeant d'une masse de nourriture leurs estomacs vides, ils éclataient ; certains, cependant, instruits par l'expérience, disciplinaient leur appétit et administraient par petites doses la nourriture à leur corps qui avait perdu l'habitude de la supporter. ⁵⁵⁰ Mais même ceux qui se tiraient ainsi d'affaire étaient emportés par un autre fléau. En effet, un des déserteurs qui se trouvaient chez les Syriens, fut surpris en train de retirer des pièces d'or de ses excréments. Ces pièces, comme nous l'avons dit, ils les avalaient avant de partir parce qu'ils étaient tous fouillés par les rebelles et que l'or était très abondant dans la ville, au point qu'ils pouvaient se procurer pour douze drachmes attiques une pièce qui en valait antérieurement vingt-cinq. ⁵⁵¹ Mais le procédé ayant été découvert à propos d'un seul, la nouvelle se répandit dans tout le camp que les déserteurs arrivaient pleins d'or et la racaille arabe, avec les Syriens, leur ouvrait le ventre et fouillait dans leurs intestins. ⁵⁵² A mon avis, il n'est rien arrivé de plus cruel aux Juifs que cette calamité : en une seule nuit, ils en ouvrirent jusqu'à deux mille.

§ 5 : ⁵⁵³ Quand il apprit cette chose monstrueuse, Titus fut sur le point de faire cerner les coupables par sa cavalerie et de les faire abattre à coups de javelot : ce qui le retint, ce fut la foule des gens qu'il aurait fallu châtier et qui représentaient plusieurs fois le nombre des victimes. ⁵⁵⁴ Il convoqua les officiers des troupes auxiliaires et des légions (car certains légionnaires aussi étaient accusés) ⁵⁵⁵ et aux uns comme aux autres il dit qu'il était indigné que des gens qui servaient dans son armée puissent commettre de pareilles abominations en vue d'un gain hypothétique et qu'ils n'aient pas honte devant leurs propres armes faites d'argent et d'or ; ⁵⁵⁶ à l'adresse des Arabes et des Syriens, il se déclara outré que, dans une guerre étrangère, ils donnent libre cours à leurs passions et qu'en outre ils fassent imputer aux Romains leur propre cruauté d'assassins et leur haine des Juifs, puisque maintenant certains légionnaires eux-mêmes partageaient leur infamie ; ⁵⁵⁷ il les menaça de la mort s'ils étaient pris à oser de nouveau perpétrer le même crime et il ordonna aux légionnaires de rechercher les suspects et de les lui envoyer. ⁵⁵⁸ Mais la soif des richesses, me semble-t-il, ne fait aucun cas des châtements, quels qu'ils soient ; un amour du gain effréné est inné chez l'homme et aucune passion n'est aussi intrépide que la cupidité. ⁵⁵⁹ A vrai dire, en d'autres circonstances, même ces passions observent une certaine mesure et cèdent à la peur mais, dans le cas présent, c'était Dieu qui avait condamné le peuple tout entier et faisait tourner toute voie de salut vers sa perte : ⁵⁶⁰ aussi ce que César avait interdit avec menaces était perpétre en cachette contre les déserteurs ; allant à la rencontre des fugitifs, ces Barbares les égorgaient avant qu'ils n'aient été vus de tous ; puis ils regardaient bien tout autour pour s'assurer qu'aucun Romain ne les observait, ouvraient le ventre de leurs victimes et arrachaient de leurs entrailles leur butin plein d'ordure. ⁵⁶¹ Ils le trouvaient d'ailleurs dans peu et ainsi beaucoup étaient sacrifiés en pure perte, seulement sur un espoir. En tout cas, cette calamité fit rebrousser chemin à de nombreux déserteurs.

[* Jotapata : bourgade où Josèphe se rendit aux Romains.]

(2) P. Savinel, Paris 2004, Ed. de Minuit.

§ 6 : Jean [de Gishala, fils de Lévi], voyant que les dépouilles du peuple avaient diminué, porta la main sur celles du Temple : il brisa beaucoup de vases servant au culte et fondit les offrandes faites à Dieu, plats, calices et tables ; il ne laissa pas même les vases à vin envoyés par César Auguste et sa femme. Les empereurs de Rome avaient honoré et orné le lieu saint : ce Juif détruisit les objets d'art des étrangers, en disant à ceux qui étaient avec lui qu'il fallait dépenser pour Dieu les biens divins et que qui se battait pour le Temple devait se nourrir du Temple. Dans le Temple intérieur, il partagea (le vin et l'huile) entre les gens, et ils buvaient jusqu'à l'ivresse et s'enduisaient d'huile au setier, qui est une mesure de six livres, sans tremblement et sans crainte. Je ne rougirai pas de confesser ce que la douleur m'inspire : je crois que, si les Romains avaient encore tardé contre les maudits, ou bien la terre béante les aurait engloutis, ou bien un déluge aurait submergé la ville, ou bien le feu céleste de Sodome les aurait brûlés. Car cette race impie a fait plus que ceux de Sodome, et grâce à son impiété tout le peuple a péri avec elle.

§ 7 : Mais pourquoi déclarer par le menu ces malheurs ? Car en ces jours-là Mannée, **neveu de Lazare que Jésus ressuscita du tombeau, déjà pourri**, s'enfuit auprès de Titus et lui dit que par une seule porte, dont on lui avait confié la garde, avaient été évacués cent quinze mille huit cents morts depuis le jour où il avait investi la ville, c'est-à-dire le quatorze du mois de Xanthicos, que nous appelons avril, jusqu'au premier mois de Panemos, c'est-à-dire juillet. Ces morts-là étaient de petites gens ; quant aux autres, leurs parents les enterraient. Or l'enterrement consistait en ceci : le corps sorti de la ville, le jeter dans le précipice. Après Mannée, d'autres transfuges, d'entre les notables, déclarèrent à Titus, comme nombre des morts, six cents mille du bas peuple, emportés par toutes les portes, et pour les autres on n'en connaissait pas le nombre. En dehors de ceux qu'on enlevait et enterrait, il en était d'autres qu'on rassemblait et qu'on entassait dans les maisons et les cours, et puis on fermait. La mesure de froment se vendait un talent d'or.

Ensuite, quand la ville fut entourée d'une enceinte, les gens qui ne pouvaient plus sortir pour ramasser de l'herbe, tombèrent dans une telle détresse qu'ils cherchaient dans les portiques les excréments du bétail et les mangeaient, et ils avaient pour nourriture ce qu'autrefois leurs yeux ne pouvaient pas regarder. Les Romains en apprenant pareille souffrance, s'apitoyèrent. Mais les factieux, qui les voyaient, n'avaient ni pitié, ni repentir. Ils tinrent bon jusqu'au bout, jusqu'au moment où le mal arriva jusqu'à eux. Car leur esprit était aveuglé par le jugement de Dieu, qui amena toutes ces choses sur la ville et sur ses habitants.

► Nous observons à nouveau que *La Guerre des Juifs*, la version grecque usuelle, à droite, est un peu plus longue, qu'elle « délaye » ou explicite davantage sans vraiment donner d'informations nouvelles, à part des précisions ou des corrections de détail. Quand le slavon dit « Et là ils mourraient de nourriture – car ils arrivaient gonflés par la faim », le grec développe en plusieurs phrases. Le chiffre de quatre mille éventrés est ramené à deux mille dans le grec ; Mannée est plus précis dans le nombre de cadavres évacués par la porte qu'il gardait (115.880, au lieu du nombre arrondi à 115.800). Le grec précise qu'il y avait même des légionnaires, des troupes régulières, des « Romains » – qui participaient à ces crimes. Josèphe a dû avoir accès au rapport militaire fait par Titus comme par tout général romain pendant une campagne. Nous voyons aussi à nouveau que le slavon est plus « juif » : Josèphe y emploie à plusieurs reprises le mot « **factieux** » pour désigner les clans qui mènent la guerre du côté juif – ce qui traduit le point de vue de ceux qui, comme lui ou comme le roi Agrippa II, n'ont pas réussi à se faire obéir de ces « ultras » (le clan de Jean de Gishala qui s'est retranché dans le Temple, ou celui de Simon qui tient la ville : ils résistent au siège mais se battent aussi entre eux, et éliminent tous ceux qui voudraient que la ville se rende). Alors que dans le grec, c'est le mot « **rebelles** » qui les désigne, ce qui est un point de vue romain. Parlant des « **maudits** » ou de la race impie des factieux, il dit que c'est « à cause de son **impiété** que tout le peuple a péri avec elle », alors que dans le grec, plus adapté à un public romain, Josèphe évoque ces « **criminels** » et « la **démence** de ces individus qui a entraîné dans leur ruine le peuple tout entier ». Dans le slavon, Josèphe fait dire à Jean de Gishala qu'il faut dépenser pour Dieu les biens divins, alors que dans le grec celui-ci incite à utiliser les objets divins pour le service de la **Divinité**. Dans le slavon, Josèphe parle du « jugement de Dieu », alors que dans le grec il dit que c'est le « **Destin** qui aveugle » les rebelles. Etc.

§ : 6 : ⁵⁶² Jean [de Gishala], de son côté, quand le pillage du peuple fit défaut, se tourna vers le pillage du Temple et fit fondre beaucoup d'offrandes du Sanctuaire ainsi que de nombreux objets nécessaires au culte, tels que cratères, plats et tables. Il ne respecta même pas les vases de vin pur envoyés par Auguste et son épouse. ⁵⁶³ Car les empereurs romains ont constamment honoré et orné le Temple et voici que ce juif en arrachait même les offrandes des étrangers : ⁵⁶⁴ il disait à ses acolytes qu'il ne fallait pas craindre d'utiliser les objets divins pour le service de la Divinité et que ceux qui combattaient pour le Temple devaient être entretenus par lui. ⁵⁶⁵ En foi de quoi, il pilla jusqu'à la dernière goutte les provisions de vin et d'huile que les prêtres gardaient pour les holocaustes (et qui se trouvaient dans la partie intérieure du Temple). Il les distribua à sa bande et eux, sans effroi, s'en faisaient des onctions et en buvaient. ⁵⁶⁶ La crainte ne me fera pas taire ce que la douleur m'oblige à dire : je pense que, si les Romains avaient tardé à châtier ces criminels, la terre se serait entrouverte et aurait englouti la ville, ou bien elle aurait été submergée par les eaux, ou bien elle aurait reçu à son tour le feu du ciel qui tomba sur Sodome. Car elle a produit une génération bien plus impie que celles qui ont éprouvé ces catastrophes. En tout cas la démente de ces individus a entraîné dans leur ruine le peuple tout entier.

§ 7 : ⁵⁶⁷ D'ailleurs, à quoi bon exposer ces malheurs dans le détail, morceau par morceau ? C'est dans ces jours-là que **Mannaëus**, fils de Lazare, réfugié auprès de Titus, déclara que, par la seule porte dont il avait la garde, avaient été évacués cent quinze mille huit cents quatre-vingt cadavres, depuis le jour où Titus avait établi son camp devant le rempart (et qui était le quatorze du mois de Xanthicos) jusqu'à la nouvelle lune de Panémus*. ⁵⁶⁸ Tous ces morts appartenaient à la classe pauvre ; lui personnellement n'était pas chargé de cette besogne, mais il avait à compter les cadavres parce qu'il effectuait les paiements pour l'Etat. Les autres étaient enterrés par leurs proches, l'enterrement consistant à transporter les corps et à les jeter hors de la ville. ⁵⁶⁹ Beaucoup de notables qui s'enfuirent après **Mannaëus** déclarèrent que le total des cadavres des classes pauvres jetés par les portes atteignait six cents mille ; le nombre des autres ne pouvait être établi ; ⁵⁷⁰ Quand ils n'avaient plus la force de transporter les pauvres, ils disaient qu'ils entassaient les corps dans les maisons les plus grandes, qu'ils fermaient à clef ; que la mesure de blé se vendait un talent et que, par la suite, quand il n'était plus possible de ramasser de l'herbe à cause du mur qui entourait la cité, certains en étaient arrivés à une telle extrémité qu'ils fouillaient dans les égouts et les vieilles bouses de vache, et mangeaient les détritiques qu'ils en retiraient, faisant maintenant leur nourriture de ce qu'autrefois ils n'auraient pas même supporté de regarder. ⁵⁷² En entendant rapporter ces horreurs, les Romains étaient pris de pitié ; mais les rebelles, qui les avaient pourtant sous les yeux, n'éprouvaient aucun remords et acceptaient qu'elles arrivent jusqu'à eux, car ils étaient aveuglés par le Destin, qui était déjà sur la ville et sur eux.

(* Du 1^{er} mai au 20 juillet 70).

Donc proximité des deux récits, parenté de style et parenté des informations fournies, les arguments de ceux qui considèrent la « version slavone », à gauche, comme authentiquement de la main de Flavius Josèphe, écrite en hébreu ou araméen, juste à la fin du siège de Jérusalem, donc avant la version grecque écrite à Rome vers l'année 75 avec l'aide – traduction et retouches – d'assistants non juifs, sont des arguments solides.

► Que dire maintenant de l'évocation d'un certain « Mannée », personnage qui figure dans le slavon comme dans le grec ?

Flavius Josèphe, qui a été intimement mêlé aux événements de cette guerre de 66 à 70 – et ce dans les deux camps ! - cite de très nombreux personnages, des centaines, qu'il a pour la plupart côtoyés directement. En particulier les personnages qui ont eu un rôle notable. A côté de leur nom, s'ils sont Juifs, il précise le nom du père et parfois le nom de la ville ou bourgade à laquelle ils se rattachent, par exemple son ennemi « Jean de Gishala ». Quand il s'agit de combattants, c'est leur fait d'armes, leur héroïcité ou une anecdote qui les qualifie. Quand il s'agit de Grecs ou de Romains, disons de non-Juifs, il les situe par leur origine géographique, par exemple « Euryclès de Laconie », ou bien « Euratos de Cos ». A propos d'un Juif qui a déclenché une révolte, mais qui n'a pas été pris, et dont on ne connaît pas l'identité, il le nomme d'après la rumeur « l'Egyptien qui se disait prophète ». Il s'agit du même « Egyptien » dont parle les Actes des Apôtres (21, 37-38), quand le chef romain croyait que St Paul était « l'Egyptien » recherché. Voilà encore un petit « contact » entre F. Josèphe et le Nouveau Testament...

Revenons à Mannée : dans le slavon il est identifié comme le « neveu de Lazare », dans le grec il devient « fils de Lazare », comme si Josèphe rectifiait une légère erreur. Dans les deux cas c'est une parenté toute proche avec ce Lazare, nom fréquent dans la société juive, qui permet de le qualifier avec précision. Lazare doit donc être un personnage connu. Mannée est aussi parfaitement défini par son rôle pendant le siège : il était assez important pour qu'on lui confie le commandement de la défense d'une porte de Jérusalem, avec la tâche administrative de compter les cadavres « pour effectuer les paiements pour l'Etat ». Précision qu'on apprend dans la version grecque, et qui peut venir du rapport militaire, ou des paroles échangées entre Mannée et Josèphe, puisqu'ils se côtoient dans le campement de Titus à la fin du siège.

► Et surtout, que dire de ces quelques mots, présents seulement dans la version slavone et qui forment un contact saisissant avec l'Evangile de Saint Jean (11, 1-57 et 12, 1-2) : « **Lazare que Jésus ressuscita du tombeau, déjà pourri** » ?

Ce contact avec l'Evangile est très bref, quelques mots, et les chercheurs en ont peu ou pas parlé - ni pour défendre son authenticité, ni pour la nier. Ce qui ne nous a pas paru une raison suffisante pour renoncer à vous le présenter. Et nous sommes face à un tout petit nombre de possibilités :

-- Soit *La Prise de Jérusalem*, la version slavone, n'est pas de la main de Flavius Josèphe, mais fut entièrement fabriquée par des faussaires, géniaux imitateurs de son style. Mais cette thèse est insoutenable puisque même en dehors des passages formant contacts avec les Evangiles – tous inexistant dans le grec -, le récit slavon contient aussi d'autres informations historiques qui ne figurent pas dans la version grecque, et qui ne peuvent avoir été « forgés » par des faussaires. Certains auteurs ont aussi affirmé qu'elle était un « résumé » de *La Guerre des Juifs*, parce que plus courte. Mais là aussi, il est facile de voir que le slavon ne résume pas le grec mais raconte les choses « autrement » et qu'il serait illogique qu'un résumé ait des informations qu'ignore le récit d'origine.

-- Soit ces quelques mots « **que Jésus ressuscita du tombeau, déjà pourri** » ont été introduits par des faussaires chrétiens qui, voyant Flavius Josèphe évoquer un personnage connu, du nom de Lazare (nom courant à l'époque dans ce milieu), n'ont pas résisté à l'envie de le rattacher au Lazare ressuscité par Jésus, quatre jours après sa mort, et dont Marthe dit « Il sent déjà » (Jean, 11, 39)¹.

-- Soit ces quelques mots sont bien de la main de Flavius Josèphe dans sa première version de la guerre. Cette résurrection de Lazare par Jésus, à la veille de sa Passion, a dû marquer les esprits. Cet événement joue un rôle décisif dans la décision des principaux responsables juifs de le faire mourir, parce que cela se déroule près de Jérusalem, avec une grande foule de témoins, qui ont pu y assister ou qui viennent après coup constater par eux-mêmes que Lazare vit. Les chefs juifs ne s'y sont pas trompés : ils craignent que « tout le peuple aille derrière lui [Jésus] qui fait de tels signes ». La Passion de Jésus ne se comprend pas sans la réalité de cet événement. Notons que lorsqu'un fait qui sort de l'ordinaire touche une famille, il est constant que la rumeur publique associe le souvenir de cette famille et de cet événement. Par exemple, un tel, « enfant d'une famille de quintuplés », tel autre « dont le père s'est pendu », etc., etc. Il n'y a rien d'anormal à ce que Flavius Josèphe connaisse ces faits qui concernent le père ou l'oncle de Mannée. C'est le contraire qui serait surprenant. Par ailleurs, la chronologie est possible : Lazare, ami de Jésus, vit avec ses sœurs Marthe et Marie, semble-t-il encore au foyer familial. La coutume – et la religion – voulaient que les jeunes hommes se marient de bonne heure. Lazare peut avoir entre vingt et trente ans dans les années 30, il n'y a donc rien d'impossible à ce qu'il ait un fils ou un neveu, un certain Mannée, qui soit adulte en 70, quarante ans après.

Ces quelques mots concernant Lazare sont-ils bien de la main de Flavius Josèphe ? Nous penchons fortement pour cette hypothèse, sans pouvoir cette fois nous appuyer sur des travaux d'érudits. Au lecteur de chercher à se faire une idée. Et qu'en est-il des autres passages de *La Prise de Jérusalem* formant contact avec les Evangiles ? Aucun ne figure dans la version grecque. Pourquoi les a-t-il – les aurait-il - supprimés lorsqu'à Rome quelques années plus tard il a retravaillé son récit avec des assistants littéraires, avant de l'offrir, en grec, au roi Agrippa II et à l'empereur Titus sous le titre – romain - de « *La Guerre des Juifs* » ?

J. C. Olivier

(1. Nous nous permettons de vous rappeler le très beau travail fait par le Pr. Antoine Luciani sur le grec de cette péricope, n° 28, déc. 2005)



Le coffret utilisé par la famille de La Roche pour conserver le Saint Suaire dans le château de Ray-sur-Saône. (Photo © Alessandro Piana, 2007).



Photo 1. Alessandro Piana tient en mains le coffret utilisé par la famille de La Roche pour conserver le Saint Siaire dans le château de Roy-sur-Saône (Photo © Alessandro Piana, 2007).



Photo 2. Reproduction de la pierre tombale d'Othon de La Roche, baron de Roy et Seigneur d'Athènes, se trouvant sur le dallage du Château de Roy-sur-Saône. Othon meurt en France en 1234 et est enterré dans l'église Saint Laurent à Seveux. (Photo © Alessandro Piana, 2007).



Photo 3. Peinture sur toile conservée dans le château de Roy-sur-Saône. L'homme représenté présente de nombreuses ressemblances avec l'Homme du Linceu de Turin (Photo © Alessandro Piana, 2007).